

CE SOIR, je serai mort. Ou peut-être demain, je ne sais pas. Ou une autre fois. Un jour, en tout cas.... D'ici là, je continuerai à fuir l'ennui. Après, c'est sans doute de moi que je m'ennuierai. En attendant, je regarde la plume de mon stylo. Je sais ce que cette renarde échappée de son terrier d'ébonite a derrière la tête. Une tête évasée jusqu'à l'entaille rusée des yeux pour se resserrer sur le museau en triangle. Celui de la prédatrice en quête de poules à saigner. Souvent bredouille. Rétive aussi au cliquetis des claviers. C'est que bien avant l'invention récente du traitement de texte dont je n'ai pas d'usage, je me passais des Remington et autres Underwood mécaniques qui ont accompagné la gloire des écrivains américains. Leur staccato me valait des érections à des moments non désirés. J'avoue aussi mon allergie à l'écriture diététique.

Il est vrai qu'on me reproche parfois de ne pas dire les choses simplement. Mais il est vrai aussi, comme on va le voir, que ma vie elle-même ne fut pas simple...

Debucy est bien le nom que je tiens de mes pénibles auteurs, même si je m'appelle aujourd'hui de Bucy, ce qui n'enlève rien à la confusion possible avec le patronyme d'un musicien notoire. Ainsi, lorsque dans un

salon mondain, une dame confite en distinction me demande si je peux me flatter d'un lien familial avec l'auteur du fameux *Prélude à l'après-midi d'un faune* ou si je partage éventuellement ses dons pour la composition musicale, je réponds, avec le sourire approprié, que je ne m'embarrasse jamais de préludes. Ce qui m'a attiré maints regards outrés mais hâté aussi quelques bonnes fortunes.

Mais revenons au sujet. Voyons un peu : quel enfant étais-je ?

Aussi loin que je me souviens, je subissais avec patience une famille toujours soucieuse de m'apporter le meilleur à ses yeux, mais sans débat démocratique sur le contenu. Je me payais, il est vrai, de petites compensations assez mesquines. Comme de pisser dans mon lit alors que ma mère, pourtant affectueuse, était encore en train de me border. Il faut dire aussi que le flux de bonne chaleur débondé sur mes cuisses m'était très agréable. Ces ondoiements nocturnes, devenus accidentels par l'habitude, durèrent longtemps. Jusqu'à ce que les voluptés interdites de la masturbation – sèche d'abord, puis plus gouleyante – prennent le relais. Quant aux opuscules terrifiants sur les méfaits physiques et moraux de ces pratiques, ils ne faisaient pas le poids face à « l'arithmétique des plaisirs » qui a toujours orienté ma conduite.

Je suis venu au monde en 1951, le 4 juin exactement, quelques semaines avant qu'un gamin ne saute de l'uniforme de boy-scout dans celui de roi des Belges. Ce 4 juin serait une date certes historique pour moi,

mais davantage encore sept ans plus tard. Ce jour-là, la famille Debucy fêtait, de façon assez inconsidérée, mon accession à l'âge dit «de raison» tandis qu'un militaire, haut par la taille et le grade, mimait un envol de cigogne du haut d'un balcon d'Alger, avant de signifier au bon peuple qu'il l'avait compris. Il m'est apparu plus tard qu'en ce jour où j'étais censé accéder au discernement, ce discours d'anniversaire augurait bien des fourberies et des leurres dont ma propre vie s'agrémenterait. Moi aussi, j'allais comprendre.

Auguste Debucy, mon père, était juge et Sabine, ma mère, hypocondriaque. Double infortune : Auguste, officiant au Palais de Justice de Liège, était un redoutable casse-pied dont le passé d'avocat avait affiné l'art de dire longuement n'importe quoi, mais avec autorité et conviction. À Sabine, je dois d'avoir appris très tôt un catalogue de maladies compliquées qui me donnaient un avant-goût des tortures de l'enfer dont on me rebattait aussi les oreilles. Il me semble que cette complaisance plaintive dans les états pathologiques relevait chez elle d'une forme de romantisme. Bref, le plus grand inconfort de mon enfance procédait d'incontinences orales des deux parties, mais pour le reste, j'étais, surtout grâce à moi-même, un gosse heureux. D'autant que mon frère aîné, majuscule manchaballe (belgicisme pour bloqueur volontiers fayot), considérerait que cinq ans de plus justifiaient un mépris dégoûté pour son cadet. Savait-il à quel point cette distance arrangeait ma chère solitude ? Ce péteux s'appelait Tibère et devait cette luxueuse signature au parfum

d'antiquité romaine distillé par les prénoms de nos parents dont Auguste tirait une vanité puérole. J'appris plus tard que, grâce au véto dont elle était pourtant avare, Sabine avait pu, de justesse, me sauver de Trajan au profit d'un Adrien sans H et d'une romanité moins criarde.

Elle était belle, Sabine. Héritière fortunée d'une dynastie de terriens hesbignons, elle ressemblait un peu à Hildegard Knef, l'actrice allemande dont, à vingt ans de distance, l'image allait stimuler mes phéromones dans le fauteuil du ciné-club où l'on passait *la Mandragore*.

Je me suis toujours étonné de l'attirance que ma mère avait pu éprouver pour ce connard d'Auguste. Il est vrai qu'elle avouait aussi un faible inquiétant pour les portraits de Bernard Buffet dont les standards évoquaient assez péniblement les traits anguleux de son triste mari. Au contraire de nombre de ses confrères de la magistrature du cru, Auguste était mince comme un salsifis et d'une affligeante frugalité. Je revois aussi un détail surprenant de sa tronche : l'espace considérable qui séparait le nez de la lèvre supérieure. Une plage qui aggravait son allure de baderne et semblait confirmer l'inflexible autorité d'un grand prêtre des codes judiciaires. Il s'agissait là de sa religion principale. Pour le reste, il était un peu catholique pour ne pas déplaire à sa femme ni au voisinage bourgeois de notre distingué quartier suburbain, et un peu franc-maçon aussi par souci de son cursus judiciaire.

Sabine, en plus de son attachement à l'Église, nour-

rissait sa spiritualité des homélies d'un jeune et bouillant dominicain à gueule d'ange, des sentences du Dalai-Lama et de la lecture rassurante d'écrivains toniques et autres camelots de la vertu heureuse. Je pense aussi que, plus qu'aimer Dieu, elle aimait croire. C'était une femme très douce qui, entre deux atteintes de maux imaginaires, m'admonestait à propos de mes carences scolaires et de mon indéfectible paresse. Heureuse disposition tout de même, lui disais-je, qui avait permis l'invention de la roue. Elle avait l'amabilité de me répondre d'un sourire à la fois attendri et résigné. Elle tentait aussi de me prendre par les sentiments : « Mais enfin, mon petit Adrien, tu n'as donc pas d'amour propre ? ». Je l'assurais qu'en effet, j'en étais totalement dépourvu, tout en me posant des questions de mon âge : y aurait-il donc un amour sale ? Auguste était plus directif et puisait sa pédagogie dans les enseignements de son regrettable métier. Selon lui, mon manque d'ambition et ma répugnance pour toute discipline me mèneraient tout droit sur les chemins de la délinquance. (À son grand regret sans doute, en Belgique, la guillotine se couvrait de poussière depuis quelques décennies. Pour ma part, je restaurerais volontiers cette vieille coutume, mais à condition qu'une fois la sentence exécutée, la Cour se réunisse autour d'une table, façon Léonard de Vinci, pour consommer la chair et boire le sang du supplicié.) Le châtiment favori du juge était donc de me faire copier et recopier de longs passages de son catéchisme judiciaire. C'est ainsi que le jour où j'ai chapardé un billet de cent francs dans le porte-monnaie de Sabine,

il m'a condamné à la rédaction en trois exemplaires des articles du code pénal, relatifs (comment l'aurais-je oublié?) aux « crimes et délits contre les propriétés » et plus particulièrement les articles 461 à 467 du chapitre premier, concernant les « vols et extorsions ». Ce qui, maintenant que j'y pense, était toujours bon à savoir. Je n'ai pas oublié non plus mes travaux forcés sur les articles 443 et suivants consacrés aux « atteintes portées à l'honneur ou à la considération des personnes ». Il m'avait été infligé par le tribunal Debucy pour avoir, à la table familiale, traité le funeste Tibère de « redoutable trou du cul ». J'ai donc appris aussi qu'il vaut mieux recourir à des moyens plus subtils pour établir un fait douteux ou pour ruiner une réputation.

★

Je l'ai dit, je n'étais pas malheureux. Toutefois, un sentiment étrange dominait déjà ma vie. Celui, tout simple, de n'être « pas dans le coup ». Je me voyais né au bord de quelque chose. À la marge. Autour. Ou ailleurs... Comme on voudra. J'évoluais dans ce qu'Auguste aurait pu appeler une zone de non-droit tant j'étais indifférent aux préceptes et au cours des événements, me contentant, dans cette sorte d'exil volontaire, de me protéger au mieux de toute agression venue de l'extérieur. En somme, je m'inventais une séquence en couleur dans un film noir et blanc, gesticulant, bavard et sans intérêt. Détaché de l'importance des choses, j'avais déjà l'intuition que tout est unique

et banal. J'étais sur ce point-là, une vague miniature de Meursault, l'antihéros du roman de Camus, cet *Étranger* très en faveur dans le catalogue des lectures scolaires imposées.

Je n'étais toutefois pas insensible à la beauté. Même si je la débusquais surtout dans les détails où, dit-on, loge le diable. Et dans les multiples banalités de la vie et du monde où elle se terre avec plus de malice pour opérer avec plus d'effet. Ou encore dans ces « folies », ces excentricités que chérissait Rimbaud dont on sommerait aujourd'hui *le Bateau ivre* de boire avec modération. Qui de nos jours ne cite l'illustre Ardennais ? On l'appelle même par son prénom sans l'avoir nécessairement fréquenté. Sauf, bien entendu, dans le sonnet fétiche, ce fameux *Dormeur du val* auquel des millions de petits merdeux infligent un sort plus cruel que celui du gisant deux fois troué dans le frais cresson bleu.

Je l'ai pour ma part découvert assez jeune. Au collège et grâce au cancre Duval, appelé « le dormeur » par un jésuite qui savait rire ! Je me rappelle aussi que le joyeux homme de Dieu nous avait imposé comme sujet de rédaction finement orienté : « Les splendeurs de la Création ». Thème qui avait charrié sur le papier ligné une profusion de couchers de soleil majestueux, de sommets enneigés ou de mers turquoise, sur lesquels planait l'esprit de l'Éternel. J'ai eu droit pour ma part à un long commentaire à l'encre écarlate justifiant une note désastreuse : je faisais preuve une fois de plus d'un détestable esprit frondeur, promesse pour moi d'un avenir difficile. Mon œuvre sobrement intitulée « la Vache »

était pourtant d'une absolue sincérité. Quelques week-ends passés à la campagne chez un cousin de Sabine m'avaient familiarisé avec ces bestiaux hors du commun. J'étais conquis par leur fascinante placidité et l'insondable profondeur d'un regard vaguement ironique sur le monde. J'ose dire qu'à l'échelle de mon jeune âge, je nouais avec elles un dialogue quasi philosophique, ponctué d'étalements sonores et odorants qui ajoutaient à sa substance. Inutile, bien entendu, de faire avaler ces subtilités à Auguste qui m'assomma d'un sermon passe-partout faute de pouvoir extraire de ses codes un article réprimant les délits du genre. Bref, on aura peut-être compris que je parle bien de cette beauté- là qui, à l'instar de l'amour, souffre peu le partage et notamment celui pratiqué dans ces espèces de lupanars appelés musées. Bien que ceux-ci, j'en conviens, soient des outils nécessaires à l'hygiène et à la santé publique. Tout autant que les BMC, ces très secourables bordels militaires de campagne qui font escorte à la troupe.

★

Autre chose : mon dépuçelage. Entré par la porte de service, selon l'usage en vigueur dans les familles bourgeoises. Pilar, la trentaine appétissante, était une des ces petites bonnes espagnoles qui abondaient encore dans notre royaume dans les années soixante. Le soir, avant de quitter la maison, la jeune femme montait se changer dans la mansarde qui faisait office d'annexe à



la bibliothèque et de chambre d'amis. Plusieurs fois, j'avais pris plaisir à lorgner par le trou de serrure son demi strip-tease. S'il ne révélait pas tout de ce corps fastueux, il m'offrait le spectacle de cuisses agréablement cuivrées et de l'émouvante nudité des chairs entre les dentelles du soutien-gorge et de la culotte qu'une tache ombreuse enchantait comme la promesse d'un mystère joyeux. Promesse déjà validée par un dépassement de bouclettes excédentaires. Dans mes fantasmes j'associais ces dentelles ajourées à l'éventail déployé sous le sourire coquin d'une beauté exotique – andalouse selon moi – qui me dédiait ses œillades depuis un mur du salon. Les épiphanies troublantes de la mansarde se poursuivirent jusqu'au jour où, échappée de mon champ de vision, Pilar ouvrit subitement la porte et me surprit dans ma pose de vigie. Est-ce elle qui m'avait attiré dans la chambre? Je sais seulement qu'après m'avoir menacé d'un doigt de maître d'école, elle a soupiré en m'adressant un sourire à la fois compréhensif et résigné. Je revois la scène comme si elle se passait en ce moment même. Je me retrouve debout contre son corps, en proie à un émoi assurément palpable et vérifié. Elle passe aussi la main dans la broussaille de mes cheveux. Un geste de mère. Puis, elle défait ma ceinture, baisse mon pantalon (le premier après quinze ans de culotte courte). Elle me pousse doucement dans une bergère bien connue de mes dérèglements solitaires. J'ai le caleçon sur les pieds. Débarrassée de ses derniers écrans, l'honnête Pilar offre à ma vue l'improbable version intégrale de sa nudité. Je suis tout entier

dans ma jeune bite où je sens « la sève monter et bouillir » (pour m'exprimer à la façon benoîte du chanoine Vieujean dans *Toi qui deviens homme*, le livre incontournable que des familles bien pensantes offraient encore à leurs rejetons mâles pour s'épargner un tête-à-tête inconvenant). Revenons à la sève. Agenouillée entre mes jambes, Pilar, bien consciente de mon état d'avancement, la recueille et m'initie aux infinies jouissances de la fellation tout en pelotant avec délicatesse ce qu'elle avait appelé mes *coucounetas*, (preuve d'une intégration réussie de ses origines au parler de la terre d'exil). Tandis que, la chose faite, j'en suis encore à me remettre de ce chambardement, elle s'est déjà rhabillée et s'en va sans plus de manières que si elle venait de poser raclette et torchon. Quand même, il y a ce petit clin d'œil gentil qu'elle m'envoie avant de refermer la porte. Fin du direct.

Un doute allait bientôt s'installer au cœur de ma béatitude. Les moments que je venais de vivre étaient magiques, peut-être d'une perversion sans égale et, en cela, plutôt flatteuse. Mais une question me turlupinait: avaient-il suffi à m'extraire de ma condition? N'ayant pas atteint le fond du mystère par cette singulière eucharistie, étais-je encore ou non puceau? Le doute allait se dissiper quelques jours plus tard quand j'ai osé ouvrir à nouveau la porte de la mansarde au moment propice. Pilar, dans l'uniforme de mes éblouissements, m'a laissé entrer sans paraître surprise, comme si elle s'attendait un peu à cette quête d'un complément d'information. En femme de cœur, elle s'y est livré sans

réticence ni allégresse exagérée, mais avec une grande gentillesse et des attentions que j'ose encore qualifier de maternelles envers *el pillo pequeño mio*. Après l'extase, bien que le « petit vaurien » n'eût guère l'expérience de ces choses, j'ai compris sans que Pilar en dise rien que sa mission s'arrêtait là. Et qu'il n'y aurait pas de suite à ce dépucelage en deux actes (traditionnellement inversés) et aux beaux enseignements que par bonté naturelle, elle m'avait consentis et prodigués.

Hélas, il y eut bien une suite. Quand Tibère a poussé la porte de la mansarde et nous a découverts alors que, découverts, nous l'étions amplement et que rien ne laissait de doutes sur la nature de nos jeux. Un petit cri d'effroi a jailli de sa bouille de crétin avant qu'il ne prenne la fuite pour aller illico cafarder ce flagrant délit auprès du cher Auguste. Rhabillés en vitesse, nous avons dû affronter l'arrivée de Dieu le Père qui nous a considérés longuement, usant de cette science du silence dramatique qu'un juge observe en début d'audience pour asseoir son autorité et impressionner les accusés. Puis, d'une voix qui modulait avec art la maîtrise de soi et l'indignation de mise, il a prononcé dans une même foulée un réquisitoire et les attendus de son jugement. Conscient que, depuis un certain temps, il n'avait plus vraiment prise sur moi et que, bien entendu, j'avais passé l'âge de me taper les articles du code pénal relatifs à l'outrage aux bonnes mœurs, il a préféré se brancher sur le détournement de mineur et accabler Pilar en l'accusant de prostitution et de corruption de la jeunesse. Je n'étais donc qu'un petit imbécile, vicieux

sans doute, mais qui s'était laissé naïvement piéger par une gourgandine. Le dégueulasse se voyait ainsi gagner sur les deux tableaux en croyant m'humilier et en signifiant à Pilar qu'elle encourait pour ce délit, les dix à quinze ans de travaux forcés prévus par l'article 379, vu que ce benêt d'Adrien n'avait pas encore seize ans. Toutefois, il se montrerait clément et se contenterait de renvoyer l'abuseuse sur-le-champ et sans ses gages de la semaine qui pourraient être interprétés comme le salaire de ses turpitudes. D'autre part, le civisme et l'équité interdisaient de lui dispenser toute référence qui aurait pu favoriser ses coupables pratiques au sein d'un autre foyer. Et il saurait éventuellement mettre en garde ceux qui se laisseraient prendre à ses mines de sainte-nitouche. Non content de la sentence, Auguste y alla de son laïus philanthropique bien rodé sur les conséquences calamiteuses de la délinquance et sur la possibilité offerte au condamné de s'amender et de se réhabiliter par une conduite exemplaire. Pilar, l'œil mi-clos, semblait accorder une attention pointue à la mercuriale tout en rassemblant calmement ses affaires. Ensuite, selon l'usage du prétoire, le juge laissa le dernier mot à l'accusée censée exprimer ses regrets. Chère Pilar... Elle préféra lui tourner le dos dans une volte de paso doble en levant ses jupes pour lui montrer son merveilleux derrière d'un rapide baisser de culotte, puis dévaler les escaliers avec son baluchon sous le bras. Quelques secondes plus tard, nous avons entendu la porte d'entrée claquer comme une baffe. Il m'a même semblé qu'elle imprimait sa marque sur la joue blême

d'Auguste qui s'est repris après un court moment de stupeur: «Tu vois, mon pauvre Adrien, combien l'heureuse intervention de Tibère nous a épargné les ravages dont cette fille était encore capable.» Ce fut convulsif: je lui ai renvoyé un «pauv' type!» suivi d'un «espèce de salaud» sifflant de rage qui le laissa bouche ouverte. De quoi refroidir encore, et définitivement, nos futures relations. Réduites d'ailleurs au strict minimum. Auguste y remplacerait le «tu» par un «vous» aux allures de quarantaine, mais utiliserait le plus souvent Sabine comme intermédiaire. Pauvre Sabine. Lorsqu'à son retour d'une course en ville, le sinistre lui apprit, sur un ton digne du récit de Thérémène (*Phèdre*, V, 6), comment ce dévoyé d'Adrien avait à nouveau «couvert les siens d'opprobre», je l'ai vue se mordiller les joues. Un mouvement alternatif. Un côté puis l'autre. C'était chez elle le signe indubitable d'un intense débat intérieur. Je la devinais partagée entre de vives craintes pour le salut de mon âme et l'orgueil de ce corps sorti d'elle et soudain passé de l'enfance à la virilité.

À vrai dire, le salut de mon âme m'importait moins qu'à Sabine. Et je cultivais déjà un quiétisme insolent: si Dieu n'était pas un bon bougre compréhensif, jovial et de bonne compagnie, je n'avais aucune raison de fréquenter un autre Auguste pour toute une éternité. Quand le mien en eut terminé avec sa diatribe, Sabine prit son mouchoir, se tamponna les yeux sans grande utilité apparente et soupira: «Ah, Adrien, tu nous feras mourir avant l'âge.» Formule conclusive qui lui était familière pour afficher la part prise aux doléances de

son mari tout en tirant son épingle du jeu. Puis, elle invoqua une atteinte subite de tachycardie ventriculaire provoquée par mon inconduite pour fuir le tribunal et monter dans sa chambre. Afin de faire bonne mesure, elle attendit le lendemain pour me donner avec un sourire de madone la raquette de tennis Donnay qu'elle venait de m'acheter pour fêter la Saint-Adrien.

Je n'ai jamais su ce que Pilar est devenue. Peut-être avait-elle tenu à brandir aux yeux d'Auguste le seul outil de subsistance dont cet homme de bien ne pouvait la priver. Je sais aussi que je ne l'ai jamais oubliée. Si Sabine a pu y faire des apparitions occasionnelles, Pilar est le premier être que j'aie admis largement dans le casting de mon Technicolor. La première trace humaine sur le sable de mon île déserte. L'esclave qui allait prendre le relais, soigneusement sélectionnée par Auguste, troquerait l'accent de Grenade contre celui, plus couleur locale, de Fexhe-le-Haut-Clocher, et une sculpture andalouse d'une grâce affriolante contre un vieux sac d'os appelé Félicienne qui, son boulot terminé, se contentait de tomber le tablier et de s'affubler d'un fichu à grosses fleurs qu'elle appelait sa cendrillonnette. Elle avait le regard chafouin des domestiques dont la jalousie haineuse couve sous des assauts de servilité.